

NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE

IX

LA VEUVE A LA MODE

TIRAGE

300 exemplaires		sur papier vergé (Nos 41 à 340).
20	—	sur papier de Chine (Nos 1 à 20).
20	—	sur papier Whatman (Nos 21 à 40).

340 exemplaires, numérotés.

No 189.

LA VEUVE A LA MODE

COMÉDIE DE DONNEAU DE VISÉ

AVEC UNE NOTICE

PAR ÉDOUARD THIERRY

ET UNE PRÉFACE

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI



PRÉFACE

Nous ne pourrions rien ajouter à la notice littéraire, si judicieuse et si fine, que M. Édouard Thierry a écrite sur *la Veuve à la mode :* il a fait ressortir avec beaucoup de goût tout ce qu'il y a de bon et même d'excellent dans cette comédie, qui a mérité d'être attribuée à Molière lui-même. Nous devons lui savoir gré de ne pas s'être tenu à l'opinion presque dédaigneuse des frères Parfaict, qui avaient dit de la pièce : « Entre les comédies de M. de Visé, celle dont nous parlons est peut-être une des plus passables, quoique dans le bas comique : elle présente un tableau assez naïf d'un événement très commun parmi la bourgeoisie. »

Ce fut, en effet, la bourgeoisie qui fit le succès de cette comédie, et même la petite bourgeoisie :

elle n'avait occupé que les places les moins chères, le parterre et le paradis, ou du moins les loges du dernier rang, puisque la recette ne s'éleva pas au-dessus de 252 livres 10 sols à la première représentation, et que, dès la seconde, elle tomba tout à coup à 83 livres 10 sols. On peut donc affirmer qu'il n'y avait personne dans les grandes loges ni sur le théâtre. Il est vrai, comme le fait observer M. Édouard Thierry, que le roi et la reine étaient en voyage avec la cour. N'accusons donc pas trop la tragédie de Corneille, *Attila*, d'avoir fait le vide dans la salle du Palais-Royal.

Robinet, qui était sans doute un ami ou un officieux de l'auteur, ne cessait pourtant, dans sa *Gazette* en vers, d'appeler à ces représentations le public de la cour et de la bonne compagnie, puisque sa *Gazette* paraissait sous les auspices de Madame, sœur du Roi. Il disait, par exemple, en annonçant que les rôles de femmes étaient remplis par Mlle de Brie et la mignarde de Molière :

> *La Veuve à la mode* se joue,
> Et, franchement, je vous avoue
> Que, si l'on veut bien rire, il faut la voir exprès.
> Voyez-la donc, je vous en prie.

La pièce, qui fut jouée dix-sept fois dans sa

nouveauté, trouva, en automne, les spectateurs distingués qu'elle n'avait pas eus en été : aussitôt après le retour du roi, le 6 novembre 1667, la troupe de Molière partit pour Versailles, par ordre de Sa Majesté, et joua deux fois de suite *la Veuve à la mode*, avec *Attila*, qui ne lui fit aucun tort. La comédie de Donneau de Visé avait laissé de si bons souvenirs au théâtre qu'elle fut reprise au mois d'avril 1668 avec beaucoup de succès, et qu'elle resta au répertoire.

M. Édouard Thierry n'a pas manqué de dire que Molière n'avait pas peu contribué sans doute au succès de la pièce, en donnant à l'auteur quelques bonnes idées et quelques bons conseils. Il a même indiqué une scène où l'on peut reconnaître l'influence de Molière. « Cette scène, dit-il, de Visé l'a écrite, on ne s'y trompe pas, mais Molière l'a dû dessiner et façonner lui-même sur les planches. » Il est incontestable que, dès les premières représentations, *la Veuve à la mode* avait été attribuée à Molière, car on imprima, sans doute en province, une contrefaçon de l'édition originale, sous la rubrique de Paris et avec le nom estropié du libraire, Nicolas Pepingué (la contrefaçon porte *Pepinglé*); on lit à la fin de la pièce : « *Fin de la Veuve à la mode*, comédie de M. Molière. »

Un autre indice qui donne à penser que Molière avait pris un intérêt tout particulier à cette comédie, ainsi qu'aux autres pièces de Donneau de Visé qu'il fit représenter sur son théâtre, c'est qu'il engagea sans doute son libraire Jean Ribou à publier ces comédies, après avoir obtenu en son nom les privilèges pour l'impression. Avant *la Veuve à la mode*, la comédie des *Amants brouillés ou la Mère coquette*, la première pièce que de Visé donna, en 1665, au théâtre de Molière, avait été publiée par Pierre Trabouillet, qui partagea son privilège (en date du 4 janvier 1666) avec les libraires Théodore Girard, Michel et Bobin.

Nous voulions seulement, en écrivant cette préface, rechercher comment Molière se réconcilia avec Donneau de Visé, qui lui avait été d'abord hostile, et qui travaillait d'ailleurs pour la troupe royale de l'Hôtel de Bourgogne.

Ce fut sur ce théâtre qu'on représenta, en 1660, une comédie en vers intitulée : *la Cocue imaginaire*, composée exprès pour profiter de la vogue extraordinaire que la comédie de Molière, *le Cocu imaginaire*, venait d'obtenir au théâtre du Petit-Bourbon. La première édition de *la Cocue imaginaire* avait été publiée sous le titre des *Amours d'Alcippe et de Céphise*, en vertu du privilège

du roi accordé à François Donneau, le 25 juillet 1660, la veille du jour où Jean Ribou obtenait un autre privilège pour imprimer *Sganarelle, ou le Cocu imaginaire*, la pièce même de Molière, avec les « argumens à chaque scène ». On sait que Molière voulut faire saisir cette édition subreptice, que le libraire présentait comme un effort de mémoire d'un sieur de Neuf-Villenaine, qui, en assistant aux représentations de cette comédie, l'avait apprise par cœur et la donnait au public avec des arguments rédigés par lui. On sait que le procès intenté à Jean Ribou par Molière se termina par une transaction pécuniaire et que Jean Ribou continua de réimprimer *Sganarelle* avec les arguments du sieur de Neuf-Villenaine. Quant à la comédie des *Amours d'Alcippe et de Céphise*, dont la première édition est introuvable, elle fut réimprimée, en 1662, chez le même libraire, et toujours sans nom d'auteur.

Nous sommes convaincu aujourd'hui (nous en doutions fort en rédigeant le Catalogue de la bibliothèque de Soleinne, il y a vingt-huit ans), que François Donneau, à qui avait été accordé le privilège de la *Cocue imaginaire*, n'était autre que Jean Donneau, sieur de Visé, et qu'il faut aussi reconnaître le même auteur sous le pseudo-

nyme du sieur de Neuf-Villenaine, auquel on attribuait les arguments du *Cocu imaginaire*, de Molière.

Dans la préface au lecteur de *la Cocue imaginaire*, réimprimée en 1662, on trouve des détails précieux et très flatteurs sur les premières pièces *du fameux M. de Molière*, et notamment sur *le Cocu imaginaire*, qui fut joué quarante fois de suite, malgré la saison d'été et le mariage du roi. Maupoint, qui a rassemblé dans sa *Bibliothèque des théâtres*, publiée en 1733, tant de documents exacts et nouveaux, n'hésite pas à dire : « *La Cocue imaginaire*, comédie de M. Donneau de Visé, en 1660. » L'on doit supposer que Molière n'avait pas vu de trop mauvais œil la représentation et la publication de *la Cocue imaginaire*, qui ne pouvait qu'exciter et raviver la curiosité du public à l'égard du *Cocu imaginaire*. Quant aux Arguments du prétendu sieur de Neuf-Villenaine sur cette comédie, ils étaient rédigés de manière à flatter l'auteur de la pièce, et Molière comprit que ces Arguments mettaient, pour ainsi dire, un éloge permanent à côté de son ouvrage. Il n'eut donc garde de les suppriner, et il autorisa Jean Ribou à les conserver dans toutes les éditions de cette comédie.

Pour être convaincu que le sieur de Neuf-

Villenaine et Donneau de Visé ne font qu'un seul et même auteur, il suffit de lire ce passage de l'intéressante notice que de Visé a consacrée à Molière et à ses œuvres dans le recueil de *Nouvelles nouvelles* (Paris, Gabriel Quinet, 1663, 3 vol. in-12) : « Il fit, après *les Précieuses, le Cocu imaginaire*, qui est, à mon sentiment et à celui de beaucoup d'autres, la meilleure de toutes ses pièces et la mieux écrite. Je ne vous en entretiendrai pas davantage, et je me contentera de vous faire savoir que vous en apprendrez beaucoup plus que je ne pourrois vous en dire, si vous vouliez prendre la peine de lire la prose que vous trouverez, dans l'imprimé, au-dessus de chaque scène. » Il n'y a qu'un auteur pour recommander ainsi son propre ouvrage sans se nommer.

Molière ne devait avoir que de bienveillantes intentions à l'égard de Donneau de Visé, qui lui avait décerné de grands éloges dans cette notice, la première qui avait été écrite et publiée sur ses comédies. Les critiques qui se mêlaient aux éloges ne servaient qu'à en constater mieux l'impartialité. Molière se trouvait donc tout porté pour faire un pacte d'alliance avec Donneau de Visé, qu'il enleva ainsi à l'Hôtel de Bourgogne; il se servit de lui d'abord, quand la

troupe de Monsieur voulut opposer à la comédie de Quinault, *la Mère coquette*, représentée avec éclat par la troupe royale, une comédie nouvelle, portant le même titre et traitant à peu près le même sujet. C'est Donneau de Visé que Molière chargea de composer cette comédie intitulée *les Amants brouillés ou la Mère coquette*, et, suivant son habitude, il ne fut pas avare d'excellents avis à l'égard de l'auteur qu'il avait adopté, ce qui permit à de Visé de faire une très bonne pièce. « Au dire de plusieurs connaisseurs, objecte Maupoint dans sa *Bibliothèque des Théâtres*, il n'y a pas quatre pièces de Molière qu'on puisse préférer aux *Amants brouillés*.

Il faut remarquer que Donneau de Visé était un auteur qui ne savait pas se passer de collaborateur. Il tira donc certainement grand parti des conseils, sinon de la collaboration réelle de Molière. Nous avons la certitude qu'il travaillait alors avec Champmeslé ou plutôt avec La Fontaine, qui était la muse anonyme de son ami Champmeslé. Ainsi la pastorale de *Délie*, représentée au Palais-Royal en 1667, est en partie de La Fontaine, quoique le Registre de La Grange l'attribue à de Visé et qu'elle soit réimprimée dans les œuvres de Champmeslé. *Les Embarras*, de Godard, représentés aussi en 1667, accusent

d'une manière incontestable la collaboration mystérieuse de La Fontaine. Molière consentit à jouer deux autres pièces de Donneau de Visé, auxquelles il avait peut-être prêté son concours, *le Fin Lourdaut* (?), qui eut quatorze représentations à la fin de l'année 1668, et *les Maux sans remède*, comédie en cinq actes, jouée seulement deux fois en janvier 1669, avec deux recettes brillantes, 528 livres et 380 livres 10 sols. Mais cette comédie, dont la réussite avait été complète, fut retirée, après la seconde représentation et malgré cette annonce affriolande de la *Gazette* en vers de Robinet :

> J'ai lu, dans l'histoire des Mèdes,
> Que c'est un des *maux sans remède*
> Et tel qu'un esprit jovial
> En fait voir au Palais-Royal,
> Depuis hier, dessus la scène,
> Qui valent bien, je crois, la peine
> Que chacun les voye demain :
> Ces maux étant, pour le certain,
> Des remèdes aux maux de rate,
> Qui s'y désopile et dilate.

La disparition soudaine d'une pièce de théâtre qui avait si bien réussi tenait certainement à des causes graves que nous ne connaissons pas, mais dont l'effet fut de rompre le bon accord existant alors entre Donneau de Visé et Molière. Les pièces de l'auteur des *Maux sans remède* furent

rayées du répertoire, quoiqu'elles eussent sans cesse reparu sur l'affiche, dans le cours de l'année 1668.

Il y avait ainsi brouille ou refroidissement entre Molière et de Visé. Celui-ci, en reprenant sa liberté, fit représenter *le Gentilhomme guespin*, comédie en un acte et en vers, sur le théâtre du Marais, et la tragédie mythologique des *Amours de Vénus et d'Adonis*, sur le même théâtre, en 1670. En même temps, il signait avec Thomas Corneille un pacte de collaboration dramatique en tout genre. Il venait d'obtenir le privilège du *Mercure galant*, le premier journal littéraire qui ait vu le jour en France, et dans le premier volume de ce recueil pérodique publié en 1672, il rendit compte de la comédie des *Femmes savantes*, en louant cette belle comédie de manière à prouver qu'il ne serait jamais l'ennemi de Molière. Il le prouva mieux encore, quelques mois après, lorsqu'il fit paraître dans le *Mercure galant* l'oraison funèbre du grand comique, qui avait été peut-être son collaborateur et presque son ami.

P. L. Jacob, *bibliophile.*





NOTICE

SUR

LA VEUVE A LA MODE

Les vacances de Pâques, pour la troupe du roi, finirent le 15 mai 1667.

La veille, Louis XIV avait mandé à Saint-Germain les députés du Parlement, ceux de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aides, afin de leur annoncer solennellement son départ pour les Pays-Bas. L'épée de la France était encore une fois tirée ; mais, avec la fortune de son roi, la France était sûre de vaincre. Une nouvelle campagne lui promettait de nouveaux triomphes. Aux fêtes de Saint-Germain allaient donc succéder les fêtes du voyage. Rien n'interrompait les plaisirs de la cour non plus que ceux de la ville : ainsi le dimanche 15, tandis

que le roi, prêt à partir, signait le contrat de Mlle d'Alençon avec M. de Guise et donnait au jeune couple un magnifique dîner de fiançailles, Molière, rouvrant son théâtre[1]*, reprenait l'*ATTILA *de Corneille, accompagné d'une première représentation, celle de* LA VEUVE A LA MODE.

L'auteur de LA VEUVE A LA MODE *était de Visé. Plus homme d'esprit qu'homme de talent, de Visé ne dépassait guère le médiocre; mais il avait la médiocrité heureuse. Sa* MÈRE COQUETTE *avait fait bonne contenance vis-à-vis de celle de Quinault dont elle avait balancé le succès. Molière lui en savait gré. Outre cela, Molière trouvait l'homme amusant, et de Visé était amusant en effet, comme un Parisien-né qui savait tout son Paris par cœur et en colportait les anecdotes. Il avait inventé par hasard, avec sa* LETTRE SUR LE MISANTHROPE, *le feuilleton des lundis à venir, et, sans se rendre compte de lui-même, il se croyait la vocation du théâtre, parce qu'il avait celle de la gazette littéraire.*

1. Dans le post-scriptum de sa *Lettre en vers* du dimanche 8 mai, Robinet annonçait *la Veuve à la mode* pour le lendemain, c'est-à-dire pour le jour même où paraissait le journal; quelque accident imprévu, quelque remaniement de la pièce, décidé à la dernière heure, en fit sans doute remettre la représentation au dimanche suivant, et aussi la réouverture du théâtre.



LA VEUVE A LA MODE *était une comédie toute parisienne. Un seul acte, peu d'intrigue, la vie bourgeoise prise sur le fait, quelque chose comme les* SCÈNES POPULAIRES *d'Henri Monnier, avec une forme de versification. Pour intérêt, le trompe-l'œil, l'exactitude du menu détail, la vérité des mauvais sentiments, la parodie téméraire de ce qui devrait être sacré pour le théâtre burlesque, la mort présente et la maison en deuil.*

Dans la pièce de de Visé, un homme se meurt. Disons un mari, pour prendre la chose au comique. La garde qui veille en haut M. Cléon crie au valet d'aller vite chez le médecin. Rien ne bouge. Force est à la bonne femme de quitter son malade. Elle descend les degrés quatre à quatre. La voici à la porte de Crispin, frappant, appelant, maugréant, et toujours sans réponse. Le temps d'éveiller le drôle qui dort dans un cabinet obscur, et de lui persuader qu'on est au matin, le temps qu'il ouvre, qu'il s'habille, qu'il demande à la servante si leur maître les a couchés sur son testament, le pauvre maître a eu loisir d'agoniser. Au moment où Crispin se décide enfin à sortir, monsieur n'a plus besoin du médecin, et, comme dit la garde, qui était remontée un instant à son poste, il vient de passer comme une chandelle.

On a l'accent et la note de la pièce. Le réalisme n'est pas précisément d'hier; LA VEUVE A LA MODE *peut compter parmi ses origines.*

L'exposition animée et piquante annonçait une comédie d'action; aussi bien en serait-ce une si Crispin faisait son devoir de valet et prenait hardiment la conduite de l'aventure; mais Crispin n'est pas digne de sa future lignée. Il n'agit pas, il regarde, laisse nonchalamment les choses aller comme il leur plaît, comme elles vont, au hasard, dans la réalité. La comédie (et c'était le dessein de l'auteur) tourne tout de suite à la lanterne magique.

Le défilé commence : la veuve d'abord, c'est son droit. Miris (Mme Cléon) perd son mari après peu de temps de ménage. Le coup est assez nouveau pour l'étonner, et l'étonne d'autant plus que, veuve sans enfants, elle perd sa fortune en perdant le défunt dont un neveu viendra recueillir l'héritage. Que va-t-elle faire? Mettre d'abord la main sur tout ce qu'elle pourra. La garde le lui conseille, et la garde est une femme d'expérience. Elle sait ce qui se pratique en pareil cas. Petit moyen, dit l'homme d'affaires; épousez le neveu. Miris commence par se récrier, et cependant elle pense tout bas que le praticien a raison. Elle est jeune, elle est coquette, elle trouve déjà que

le deuil va bien mal, et elle a peur d'être affreuse avec le bandeau.

Les visites se succèdent : celle de la voisine obligeante qui se chargera tout à l'heure de faire disparaître les bijoux et de les garder en dépôt, mais qui commence innocemment par obliger tout le monde à pleurer, en croyant prendre le ton de la circonstance; la visite du monsieur qui n'entre pas, et qui vient, mal à propos, demander, sur la porte du mort, des nouvelles du malade; celle du monsieur qui entre, mais sans dessein de rester, et s'esquive adroitement par un lazzi sentimental :

Sortons! Dans sa douleur, le monde l'incommode!

Au milieu de ces manèges, de ces hypocrisies plus ou moins correctes, de ces bienséances qui prétendent tyranniser les gens et qui ont tort quand elles ne sont que des tyrannies, la servante Béatrix passe par la cuisine, où le pot-au-feu va son train comme à l'ordinaire. Elle en rapporte un bouillon parfumé qu'elle offre à sa maîtresse. Miris a faim sans doute; mais quoi! le chagrin ne peut pas se permettre de manger. En dépit du chagrin, Béatrix insiste. Béatrix d'un côté, de l'autre un bouillon succulent; Miris va céder à la tentation, quand le monsieur

qui n'entre pas frappe à la porte : « Buvez vite ! » dit Béatrix. Seulement le bouillon est trop chaud, il ne faut pas songer à boire : on se dépêche de cacher la tasse et de se mettre à soupirer.

Après l'incident du bouillon, l'épisode du fripier et celui du tailleur. Miris, pour être irréprochable, habille ses gens de deuil. Le fripier apporte pour Crispin pourpoint, chausses et casaque, et Crispin est enchanté de « quitter les couleurs ». Quant à Béatrix, qui ne veut pas moins qu'une robe à queue, elle saute lestement sur un escabeau, afin que le tailleur comprenne la hauteur de l'escabeau dans la mesure de la jupe. Et toujours le rire mêlé aux tristes détails d'un convoi qui s'apprête, toujours le grotesque à côté du sinistre, toujours la réalité sous toutes ses formes. Rien n'y manque, jusqu'à la justice qui vient sceller les armoires et qui se trouve aux prises avec la garde-malade réclamant le droit de sa profession sur les hardes du mort.

Semblable au dieu de la machine antique, le commissaire amène enfin le dénouement. Avant que son oncle épousât Miris, le neveu aimait sa tante future, et, lorsque Clidamis (le neveu) fait instrumenter avec tant de rigueur, c'est peut-être pour obliger la jolie veuve à se jeter entre ses bras. Si c'est une tactique, la tactique réussit.

Miris, effrayée, passera sur bien des choses, pourvu que Clidamis renvoie le terrible commissaire.

Avec Béatrix, qui souffle un mot à l'oreille du neveu, un mot à l'oreille de la tante, un pas se fait d'un côté sans qu'on recule beaucoup de l'autre. Clidamis balbutie, Miris se tait, Béatrix conclut, et tout est dit. Le corps n'est pas encore descendu dans la chambre basse que la veuve de Cléon est devenue la nièce de son mari.

Quand de Visé présenta son manuscrit à Molière, certainement Molière n'y reconnut pas cette comédie faite d'imagination sereine, de chaleur et de vérité au grand jour, dont il avait créé le modèle; mais la singularité de l'entreprise, l'idée de reproduire en laid la banalité des choses et de pousser jusqu'à l'effronterie l'exactitude de l'imitation n'étaient pas absolument pour lui déplaire. Un deuil menteur à réaliser, un tableau d'intérieur à composer avec ses comédiens, un nouvel aspect de la vie, de nouveaux costumes, de nouveaux jeux de scène, de nouveaux effets d'attitude, de voix, de silence à leur faire essayer, c'était pour lui un grand attrait et une partie de l'art théâtral où il était encore un admirable maître.

Qu'il ait suivi, qu'il ait dirigé les répétitions de LA VEUVE A LA MODE, *c'était un soin qu'il*

donnait à toutes les pièces de son théâtre; dans celle-ci, plus que dans aucune autre, on se prend à rechercher, on retrouve presque çà et là la marque de sa main.

Il y a des détails qui sont des retouches d'ouvrier, de ces traits d'un burlesque hardi, de ces vivacités de réplique que l'auteur n'a pas rencontrés tout d'abord sur le froid du papier, mais qui arrivent au comédien et au metteur en scène par le contact de la planche vibrante, par l'effet de la situation qui les pénètre, par l'assimilation qui les gagne et la vérité du rendu qu'ils atteignent.

Dans la scène du potage, dont nous parlions tout à l'heure, quand le visiteur malencontreux a mis tout le monde en déroute, l'alerte passée, Miris redemande son bouillon. Qu'est devenu le bouillon ? Crispin vient de le boire. Sa maîtresse lui a dit de le prendre, — de prendre la tasse, bien entendu, — et c'est le bouillon qu'il a pris. Le quiproquo est plaisant. La mine de Crispin, qui s'est brûlé, n'est pas moins amusante, et Béatrix n'est pas fille à manquer une occasion de s'égayer. Elle a déjà quelque sottise au bord des lèvres, le mot va partir ; mais, s'il part, Miris sent que son sérieux lui échappe; et notre Artémise de supplier qu'on l'épargne :

En l'état où je suis, ne me faites pas rire.

Vers aisé, féminin, vers de situation; et toute la scène a un courant naturel, une liberté de mouvement, qui doivent se ressentir d'une impulsion donnée par Molière. Sans vouloir diminuer l'auteur de LA VEUVE A LA MODE, *on peut bien reconnaître qu'il n'était pas, surtout alors, précisément homme de théâtre. Il n'avait pas d'ailleurs besoin de l'être pour assembler, sans autre industrie, ses vingt ou vingt-deux scènes épisodiques; mais on ne conduit pas non plus certaines scènes délicates, comme celle du mariage enlevé d'impromptu entre la tante et le neveu, sans l'art familier de la comédie.*

Cette scène, de Visé l'a écrite, on ne s'y trompe pas; mais Molière l'a dû dessiner et façonner lui-même sur les planches. C'est lui qui en aura posé les personnages : le neveu à distance, respectueux et timide comme le compliment qu'il bégaye; Béatrix entre le neveu et la tante, un peu en arrière pour animer le jeu sans se montrer; Orphise auprès de sa sœur pour lui servir de chaperon tout ensemble et combattre doucement ses résistances. Rien qu'à lire la scène, on la voit. On voit qu'elle a dû être rendue à merveille par les acteurs, et elle n'a pas manqué de l'être. Mlle de Brie, la veuve d'une heure, était charmante dans ce rôle écrit pour une véritable co-

*médienne. Mlle Molière donnait sa grâce et son esprit à celui d'Orphise, qui n'eût été rien par lui-même. La représentation fit grand plaisir. Robinet le dit, mais l'affiche n'avait pas attiré le monde. Soit qu'*ATTILA, *déjà fatigué, pesât trop du poids de ses cinq actes sur le petit acte nouveau, soit qu'un beau temps précoce nuisît aux théâtres, la recette ne monta pas au-dessus de* 250 *livres* 10 *sols. Pauvre chiffre et de fâcheux augure. Il est vrai que le bon effet du spectacle pouvait ramener la fortune; mais le succès même n'y fit rien. Dès la seconde représentation, la recette tombait à* 83 *livres* 10 *sols. — Néant pour le partage des comédiens.*

A la troisième, c'était un vendredi, le vendredi 17, *où le roi et la reine faisaient leur entrée dans Amiens, on remonte à* 204 *livres. Même recette, moins* 10 *sols, le dimanche. Le mardi, baisse désastreuse* : 78 *livres, avec la triste consolation d'espérer qu'on était arrivé au plus bas. C'était une erreur : le vendredi* 27, *on descendit encore :* 64 *livres* 10 *sols, et, pour la seconde fois, néant au partage*[1].

Quelle que fût la raison de cette malechance,

---

1. Robinet, tout en prédisant un succès à la pièce, avait pressenti que le public pourrait bien ne pas mettre

il n'y avait pas à s'obstiner. LA VEUVE A LA MODE *fut retirée de l'affiche. Par le théâtre ou par l'auteur? Par l'un aussi bien que par l'autre. C'était le droit de l'auteur d'arrêter ses représentations pour se réserver une meilleure reprise. Dans tous les cas, la pièce supprimée, le Palais-Royal fit relâche. Ou Molière n'était pas encore en état de reparaître sur la scène, ou* LE SICILIEN *n'était pas prêt à se produire sur le théâtre de Paris, ou enfin, nous l'avons dit déjà, le temps n'était pas propice aux premières représentations. En somme, le Palais-Royal ferma, le 27 mai, sur sa recette de 64 livres 10 sols, et rouvrit, après quinze jours d'interruption, non pas peut-être que le temps fût meilleur, mais parce que, après tout, c'est un mauvais moyen pour se soustraire aux recettes pauvres que de ne plus faire de recettes.*

---

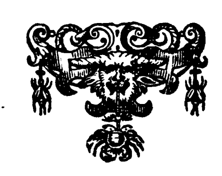
assez d'empressement à la voir. Il invite d'abord « les intelligents » à venir s'y amuser. Au théâtre, ce n'est pas assez des intelligents ; il faut la foule. Puis Robinet ajoute pour les intelligents :

Je crois, sans que je me mécompte,
Qu'ils y pourront trouver leur compte,
Et les comédiens aussi,
Si d'aller en bon nombre ils prennent le souci.

Ce fut le nombre qui manqua : pas autre chose

Le vendredi 10 *juin, l'affiche annonça la première représentation du* SICILIEN, *encore avec* ATTILA. *Cent quarante-deux livres dix sols : part : trois livres, le chiffre le plus humble des premières représentations de Molière ! — Décidément le roi des Huns était un fâcheux voisinage.*

ÉDOUARD THIERRY.



LA
VEUFVE A LA MODE

LA
VEUFVE
A LA MODE
COMEDIE



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV au Palais, vis à vis
la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle
à l'Image de Saint Louis

M. DC. LXVIII
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR grace et privilege du Roy, donné à Compiegne le 13. jour de juin 1667. Signé, par le Roy en son Conseil, Guitonneau : il est permis à Iean Ribou, marchand libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et débiter une piece de theatre, intitulée *la Veufve à la mode,* pendant le temps et espace de cinq ans entiers et accomplis, à commencer du jour que ladite piece sera achevée d'imprimer pour la premiere fois ; et defenses sont faites à tous autres libraires et imprimeurs, et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre et débiter, sans le consentement de l'exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contrevenans de 500 livres d'amende, confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous despens, dommages et interests, ainsi que plus au long il est porté par lesdites lettres de privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté, suivant l'arrest de la Cour de Parlement.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 15. *decembre* 1667.

ACTEURS.

MIRIS, veufve.

ORPHISE, sa sœur.

BEATRIX, sa servante.

CRISPIN, son valet.

DAME JEANNE, garde de défunt Cleon.

CLIDAMIS, héritier de Cleon.

LUCILLE, voisine de Miris.

ALCIPE, homme d'affaires.

DAMIS, amy de Miris.

UN TAILLEUR.

UN GARÇON FRIPIER.

UN COMMISSAIRE.

La scene est dans une salle basse, au logis de Cleon.



LA VEUFVE
A LA MODE
COMEDIE

SCENE PREMIERE.

DAME JEANNE, CRISPIN.

DAME JEANNE, *avant que paroistre, dit le premier vers.*

Crispin, dépesche-toy, viste, de te lever.
Crispin ! Il n'entend point, il faut l'aller trouver.
Crispin, réveille-toy ! Que le Guieble t'emporte !
Crispin ! S'il ne répond, je va rompre la porte.

CRISPIN.

Qui m'appelle ?

DAME JEANNE.

La garde.

I.

CRISPIN.

Il n'est pas jour, je dors.

DAME JEANNE.

Tu verras qu'il fait clar, quand tu seras dehors.

CRISPIN.

Que puisses-tu crever, vieille qui m'importune,
Et qui pour un grand jour as pris le clair de lune!

DAME JEANNE.

Il se meurt.

CRISPIN.

Qui?

DAME JEANNE.

Monsieur.

SCENE II.

DAME JEANNE, CRISPIN, BEATRIX.

BEATRIX.

Dame Jeanne!

DAME JEANNE.

J'y cours.

BEATRIX.

Helas! il n'en peut plus, montez viste, au secours!

DAME JEANNE.

Je ne peux l'éveiller.

BEATRIX.

Montez là-haut, vous dis-je;
Je le feray lever. Que ce malheur m'afflige!
De sa santé jamais je n'ay rien esperé.
Crispin, dépesche-toy, Monsieur est empiré.
Crispin!

CRISPIN.

J'y vais.

BEATRIX.

Il vient, et cependant ne bouge.

CRISPIN *sort en frotant les yeux.*

On ne voit goute encor dedans ce maudit bouge.

BEATRIX.

Cours viste au medecin, et ne t'arreste pas.

CRISPIN.

Vous avez donc dessein d'avancer son trépas?

BEATRIX.

Tu devrois t'habiller avecque diligence.

CRISPIN.

Mon pauvre maistre, helas!

BEATRIX.

Ah! je pers patience.
Va donc viste, Monsieur est à l'extremité.

CRISPIN.

Quoy! n'espereroit-on plus rien de sa santé?

BEATRIX.

Il est tout-à-fait mal.

CRISPIN.

Mais crois-tu qu'il en meure?

BEATRIX.

Oüy, si tu ne le fais secourir tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Je pense que Madame a bien de la douleur.

BEATRIX.

Elle ressent ce coup jusques au fond du cœur.
Mais va donc!

CRISPIN.

Elle doit craindre fort le veufvage.
On dit qu'elle perdra force biens.

BEATRIX.

Ah! j'enrage!

CRISPIN.

Mais Monsieur songe-t-il à faire un testament?

BEATRIX.

Tu ne marcheras pas?

CRISPIN.

Ça.

BEATRIX.

Va donc promptement.

CRISPIN.

Mais nous laissera-t-il quelque chose?

BEATRIX.

Quoy ! traistre,
Veux-tu sans medecin laisser mourir ton maistre ?

CRISPIN.

J'y vais.

SCENE III.

CRISPIN, DAME JEANNE, BEATRIX.

DAME JEANNE.

Ne courez point. Monsieur est trépassé,
Et comme une chandelle, helas ! il a passé.

BEATRIX.

Quoy ! le pauvre défunt est donc mort ?

CRISPIN.

Quoy ! mon maistre,
Je ne vous verray plus !

BEATRIX.

Tu nous trompes peut-estre.

DAME JEANNE.

Il est mort tout-à-fait ; je m'y connois assez,
Car je suis tous les jours avec les trépassez.

BEATRIX.

Quoy donc ! il est tout mort ? Ah ! je m'en desespere ;

Je le servois en maistre et je l'aimois en pere.
Voilà ce qu'en dormant, l'autre nuit, je révay.
Ah! ah! ah! ah!

CRISPIN.

Hy! hy! hy! hy!

DAME JEANNE.

Hay! hay! hay! hay!

CRISPIN.

Je croy que nous pleurons de toutes les manieres:
Hy! hy! Hay! hay! Ah! ah!

BEATRIX.

Il ne m'importe gueres
De quel ton nous pleurions.

CRISPIN.

Tu n'y penses donc pas?
De diverses façons on honore un trépas;
De pleurer avec art aujourd'huy l'on se pique,
Et les grands seulement font pleurer en musique.

BEATRIX.

Le pauvre homme!

CRISPIN.

A sa mort que nous perdrons tous deux!

DAME JEANNE.

Je ne garday jamais malade moins fâcheux.
Il avoit une humeur agreable et docile;
Il me parloit tourjou d'une façon civile,
Lorsqu'il me demandoit le bassin trop souvent.

CRISPIN.

Il le faut avoüer, c'estoit un bon vivant.

BEATRIX.

Bon ! Je ne pense pas qu'on en trouve un semblable.
Hay ! hay ! hay ! hay ! hay ! hay ! Que je suis miserable !
Ah ! ah ! ah !

CRISPIN.

Elle étouffe, il la faut délacer :
Ses soûpirs sont si gros qu'ils ne peuvent passer.

BEATRIX.

Ayant pleuré Monsieur, je pleure pour Madame.
Ah ! que ne laissoit-il des enfans à sa femme !
Son neveu, que l'on tient son unique heritier,
N'auroit pas tout son bien.

CRISPIN.

Il l'aura tout entier.

DAME JEANNE.

Alle n'a point d'enfans ?

BEATRIX.

Non.

DAME JEANNE.

Que n'en faisoit-elle ?

CRISPIN.

Qu'importe? on la prendra pour la veufve pucelle.

BEATRIX.

Elle n'eut pour cela jamais d'ambition,
Et toûjours les enfans furent sa passion.

CRISPIN.

Dans un pareil besoin on en doit faire faire.
Elle devoit prévoir qu'elle en auroit affaire;
Et, comme sans l'apprendre on sçait ce métier-là,
Elle eût trouvé par tout des ouvriers pour cela.

BEATRIX.

Clidamis eut pour elle autrefois de la flame.
Je crois qu'il voudroit bien heriter de la femme
Ainsi que des écus.

CRISPIN.

Je le crois, entre nous,
Et j'en ay veu Monsieur presque quasi jalous.

BEATRIX.

Il l'aime assurément, et j'ay sceu le connaistre.

DAME JEANNE.

Vous n'avez pas encor entarré vostre maistre
Qu'à sa veufve déja vous baillez un épous.

BEATRIX.

Mais elle vient. Comment la consolerons-nous?

SCENE IV.

DAME JEANNE, MIRIS, ORPHISE, CRISPIN, BEATRIX.

MIRIS.

Helas ! ma chere sœur, je suis inconsolable.
Ah ! mon pauvre mary !

(*Se laissant tomber sur un siege.*)

ORPHISE.

Le desespoir l'accable.

MIRIS.

Hé quoy ! mon cher mary, je ne te verray plus !

CRISPIN.

Pourquoy donc tous ces cris, puis qu'ils sont superflus ?

DAME JEANNE.

Quoy ! le bon homme est mort ! Non, je ne le peux croire ;
Il avoit tant de soin que l'on me fit bian boire.

ORPHISE.

Remontez donc là-haut, et ne le quittez pas ;
Vous devez le garder mesme aprés son trépas.

DAME JEANNE.

Je croy qu'auparavant je peux, sans vous déplaire,
Madame, vous bailler un avis salutaire.

On veut rire, par fois, quand on a bien pleuré;
Et, contre tous nos maux le remede assuré
Estant d'avoir du bien, pensez à vos affaires;
Et, comme vos soûpirs ne les avancent gueres,
Sans plus perdre de temps, songez à détourner...

MIRIS.

Quoy! c'est là le conseil que tu me veux donner?
Tu ne me connois pas.

ORPHISE.

Sa peine est trop profonde.

MIRIS.

Mon épous estant mort, rien ne me touche au monde.

DAME JEANNE.

Eh! mon Guieu, j'avons veu d'autres veufves que vous,
Qui songions à leur bien en pleurant leurs épous.
Je vous baille un conseil que vous dévriais bien suivre.
Cent Guiebles! vos soûpirs ne vous feront pas vivre.

CRISPIN.

Dame Jeanne a raison; qu'en dis-tu, Beatrix?
On ne sçauroit disner de larmes ny de cris.

DAME JEANNE.

Dans un pareil malheur, l'autre jour, une veufve
De ma fidelité, jour de Guieu! fit l'épreuve:
Aussi je la sarvis avec tant de bonheur...

ORPHISE.

Laisse ma sœur en paix réver à sa douleur.

CRISPIN.

Elle voudroit bouter le nez dans vos affaires.

DAME JEANNE.

Moy! Sçache, mercy Guieu, qu'il ne m'importe gueres.
(*Elle rentre.*)

SCENE V.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN.

MIRIS.

Que feray-je?

BEATRIX.

Hé! là! là! vos ennüis finiront,
Et vous ferez bientost comme les autres font.

MIRIS.

Ah! je ne ressens pas des douleurs si legeres.
Mais va querir Alcipe. Il est homme d'affaires,
Et, de plus, mon conseil; il loge prés d'icy.

CRISPIN.

J'y cours. Mais tirez-moy, Madame, de soucy :
Nous habillerez-vous bientost de deüil?

ORPHISE.

Sans doute.

CRISPIN.

Bon, je m'en vais quitter les couleurs.

MIRIS.

Mais écoute :
Cherche un habit pour toy, fais venir mon tailleur.
Ah! que cette pensée augmente ma douleur!

CRISPIN, *à part.*

C'est assez. Tout va bien.

SCENE VI.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX.

MIRIS, *se levant de dessus son siege.*

Parlons un peu d'affaires.
La garde ny Crispin n'auroient pas pû se taire,
C'est pourquoy devant eux je craignois de parler.

BEATRIX.

Là! courage, Madame!

ORPHISE.

Il faut vous consoler,
Et nous dire pour vous ce qu'il faut entreprendre.

MIRIS.

La mort de mon épous a droict de me surprendre;

Et, comme enfin de luy je n'ay point eu d'enfans,
Je pers, en le perdant, des biens tout à fait grans.

BEATRIX.

C'est ce qui vous afflige.

MIRIS.

Eh!

BEATRIX.

Croyez-moy, Madame,
Vostre douleur est juste, et vous pouvez, sans blâme,
Faire un peu vostre main.

ORPHISE.

Vous le devez, ma sœur.

BEATRIX.

Ce remede adoucit la plus grande douleur.

MIRIS.

Hé bien, je m'y résous.

BEATRIX.

Vous ferez bien, Madame.

MIRIS.

Cela n'est point contraire à l'amour qu'une femme
Doit éternellement avoir pour son épous.

BEATRIX.

Ah! le bon homme aimoit vostre bien plus que vous,
Et se rejoûiroit de vous voir à vostre aise,
Si cela chez les morts pouvoit rendre bien aise.

MIRIS.

Porte donc chez Damon, ce voisin obligeant,

Un service complet de vaisselle d'argent;
J'envoîray ma cassette, aprés, chez certain homme,
Où j'ay mis de loüis une assez bonne somme;
Et de mes diamans, que dessus moy j'ay mis,
A Lucille, par moy, le soin sera commis;
Puis je feray porter chez quelques gens fidelles
Quelques hardes de prix, avecque des dentelles.

BEATRIX.

Quand tout sera dehors, vostre ennüy finira.

ORPHISE.

On ne doit que la nüit emporter tout cela.

BEATRIX.

Quand tout sera serré, ne songez plus, Madame,
Qu'à bannir le chagrin qui trouble trop vostre ame
Car, à vous dire vray, vostre defunt épous
Estoit pour nous meilleur qu'il ne l'estoit pour vous.
Quand on est jeune, avoir un épous déja d'âge,
C'est dequoy se trouver fort mal du mariage.
Mais passons là-dessus; vous aviez en Monsieur
Un épous incommode et de mauvaise humeur,
Mal-propre, dégoûtant, chagrin, jaloux, bizarre,
Sujet à mille maux, fâcheux, colere, avare.

MIRIS.

Il estoit mon épous.

ORPHISE.

Il l'aimoit tendrement;
Et ma sœur doit, du moins, avoir en ce moment
L'âme fort abattuë et dans l'ennüy plongée.

BEATRIX.

Par coûtume, elle doit estre fort affligée,
J'en demeure d'accord, et je n'empesche pas
Que son cœur aujourd'huy ne pousse des helas !
Au contraire, elle doit, aux yeux de tout le monde,
Montrer qu'elle ressent une douleur profonde.
De ce que je vous dis, Madame, je fais foy :
Et qui devant vos gens sçait mieux pleurer que moy ?
Bientôt, sans y penser, vous ferez tout de même ;
Mais d'abord, quand on perd, la douleur est extrême.

MIRIS.

On doit toûjours pleurer quand on perd un époux.

BEATRIX.

Hé quoy ! vous voulez donc aussi feindre avec nous ?
Pleurez tout vostre saoul, pleurez, pleurez, Madame.
Pourquoy faut-il pleurer, lorsque l'on rit dans l'âme,
Et souvent s'imposer par coûtume la loy
De pleurer pour autrûy, lorsque l'on rit pour soy ?

(On heurte.)

Mais quelqu'un heurte.

MIRIS, *en se retournant, et se jettant dessus un siege.*

Ouvrez. Oûy, vostre attente est vaine,
Puis qu'ayant tout perdu, ma mort est trop certaine.
C'est Alcipe.

SCENE VII.

MIRIS, ORPHISE, ALCIPE, BEATRIX.

ALCIPE.

Je viens seulement vous parler,
Sçachant bien que le temps peut seul vous consoler.

BEATRIX, *à part.*

Je croy qu'un riche époux feroit la mesme chose.

MIRIS.

Helas! de mes ennüis vous sçavez bien la cause.
Mais écoutez, Monsieur.

(*Miris, Alcipe et Orphise se parlent bas.*)

BEATRIX.

Ils se parlent tout bas.
Faut-il que les défunts causent tant d'embarras!

ALCIPE, *à demy haut.*

On ne peut l'empescher.

MIRIS.

Ah! coûtume crüelle!
Je ne le puis celer, ma douleur est mortelle,
Et j'aimerois autant mourir dès aujourd'huy
Que de vivre sans biens, avecque tant d'ennüis.

BEATRIX.

Je suis de vostre avis, sans bien l'on ne peut vivre.

MIRIS.

Ah! mon pauvre mary, je m'en vay donc te suivre!

ALCIPE.

Mais si son héritier vouloit vous épouser?

MIRIS.

Hé quoy! vous me l'osez aujourd'huy proposer?

ALCIPE.

Ce que je dis doit peu vous contraindre à le faire.

ORPHISE.

Vous devriez écouter ce conseil salutaire,
Et songer, quand le sort vous traitte avec rigueur,
Qu'autrefois Clidamis eut pour vous de l'ardeur.

BEATRIX.

Il en auroit encor, si vous vouliez, Madame,
Et vos yeux, quoyqu'en pleurs, r'alumeroient sa flame.

MIRIS.

Ah! ne me tenez point de semblables discours.

BEATRIX.

Hé bien, l'on en pourra parler dans quelques jours.
Vous craignez de pecher contre la bienseance.

MIRIS.

Mais, s'il n'avoit pour moy que de l'indiference,
Voudriez-vous bien qu'estant veufve d'un demy jour,
L'interest m'obligeât à montrer de l'amour?

ORPHISE.

Permettez qu'il reprenne une esperance morte,

(*On heurte.*)
Car il vous aime encor. Mais on heurte à la porte.

MIRIS.

Ouvrez. Ha! ha! Helas! que ma douleur est forte!
Mais je ne me dois pas tant gesner pour Crispin.

SCENE VIII.

MIRIS, ORPHISE, ALCIPE, BEATRIX, CRISPIN.

CRISPIN.

Madame, en peu de temps j'ay bien fait du chemin,
J'ay trouvé tout mon monde; et, quoy que je soupire,
J'ay rencontré des gens qui s'en alloient bien rire,
Et qui viendront icy, sortans d'un grand repas,
Pleurer avecque vous.
(*On heurte.*)

BEATRIX.

On heurte.

MIRIS. (*Elle parle bas à Alcipe.*)

N'ouvrez pas.

ALCIPE.

Non, je n'ay rien du tout à dire davantage.
Reposez-vous sur moy, reprenez du courage;

Serrez bien vos papiers; dans peu vous me verrez,
Et je vous apprendray tout ce que vous ferez.

MIRIS.

Ouvrez, laissez-moy là; non, rien ne me console.

CRISPIN.

L'entend-elle ?

(*Il ouvre.*)

BEATRIX.

Elle sçait fort bien joüer son rolle.

MIRIS.

Ah ! mon pauvre mary que je perds aujourd'huy !

SCENE IX.

MIRIS, ORPHISE, LUCILLE, BEATRIX, CRISPIN.

LUCILLE.

Comme je prens beaucoup de part à vostre ennüy,
Je viens comme voisine et comme vostre amie...

MIRIS.

Que mon malheur est grand ! Ma peine est infinie.

LUCILLE.

Nous devons tous mourir, nous aurons nostre temps.

BEATRIX.

La méchante façon de consoler les gens !

LUCILLE.

Il est bien mort.

CRISPIN.

Tant pis.

LUCILLE.

Que vous perdez, Madame!

ORPHISE, *bas.*

Croit-elle ainsi chasser la douleur de son ame?

CRISPIN.

C'est là le vray moyen d'augmenter son ennüy.

BEATRIX.

On ne console plus autrement aujourd'huy.

MIRIS.

Quand le pauvre défunt m'avoit mise en colere,
Afin de m'adoucir il ne sçavoit que faire.

BEATRIX.

Il est vray : car souvent, afin de l'appaiser,
Il venoit doucement dérober un baiser.

LUCILLE.

Il estoit agreable estant avec les dames,
Et toûjours, én riant, vouloit baiser les femmes.
Ne pleurez point. Ah! ah! et que vostre grand cœur...
Œur, ne se laisse point abatre à la douleur.
Hay! hay! hay! quand on pleure, on ternit tous ses charme

BEATRIX.

Faites comme je fais, et retenez vos larmes.
Ah! ah! ah! Mais je pleure.

CRISPIN.

Il n'en est rien, tu ris.

BEATRIX.

Moy, je ris ?

CRISPIN.

Oüy, tu ris comme on pleure à Paris.
J'ay l'esprit plus ferme. Ah! ah! Je ne sçay que dire,
Et si je pleure aussi, je croy que c'est de rire.
Mais pourtant mon dessein estoit d'estre affligé,
Et cette fois ma bouche a ry sans mon congé.

MIRIS.

Mourir si promptement !

BEATRIX.

Estant et jeune et belle,
Vostre douleur pourra n'estre pas éternelle,
Et vous pourriez user encor quatre marys.

CRISPIN, *à part.*

Au dernier, on fera force charivaris.

LUCILLE.

Le temps fait dissiper la plus forte tristesse.

CRISPIN *dit bas à Beatrix, pendant que Miris parle bas à Lucille :*

Dis-moy, toy qui connois le bien de ma maistresse,
En aura-t-elle assez pour nous en faire ?

BEATRIX.

Helas !

MIRIS, *à Lucille, en luy donnant ses diamans.*

Tenez, cachez-les donc, qu'on ne les voye pas.

LUCILLE.

Reposez-vous sur moy.

CRISPIN.

Pleurer, sans me rien dire!
Tu ne me pouvois faire une réponse pire.

MIRIS.

Ah ! que je pers d'amis et de biens aujourd'hüy !
A qui me confier ? Qui sera mon appüy ?
Les hommes sont trompeurs, et tous les jours on treuve
Que l'amy du mary ne l'est pas de la veufve.
Mais que je vais avoir de chagrin à me voir,
Dans ma première année, avec un habit noir !

ORPHISE.

Il vous faut un bandeau, ma sœur.

MIRIS.

C'est là ma peine,
Car j'ay pour les bandeaux une tres-forte haine.
Comment seray-je faite avecque ce bandeau?
Ah! mon pauvre mary!

LUCILLE.

Vous avez le teint beau,
Il vous siéra fort bien. Adieu; croyez, Madame,
Que l'excés de vos maux me touche jusqu'à l'âme.

SCENE X.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN.

MIRIS.

Beatrix, un mouchoir.

ORPHISE.

Vous n'avez point mangé.

BEATRIX.

Je m'en vais en chercher.

(*Elle rentre.*)

MIRIS.

Mon esprit affligé
M'empesche de manger.

CRISPIN.

Sa douleur est profonde.

MIRIS.

Après un tel malheur, je veux quiter le monde.

CRISPIN.

Quand une fois d'un homme une femme a tâté,
Ce n'est pas sans sujet qu'il en est regretté.
Il parloit encor hyer, mon pauvre défunt maistre,
Et proche du trépas il ne croyoit pas estre.

ORPHISE.

Il pouvoit parler hyer, et mourir aujourd'huy.

CRISPIN.

Je ne trouveray plus de maistre comme luy.

SCENE XI.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN.

BEATRIX.

Tenez; mais gardez-vous de pleurer davantage
Et de vous rûiner, Madame, en blanchissage.
Je viens de voir au pot, et, l'ayant trouvé bon,
J'ay crû que je devois apporter ce bouillon;
Vous devez l'avaler.

MIRIS.

Je ne sçaurois.

CRISPIN.

Je gage
Qu'elle n'en fera rien.

MIRIS.

Je n'ay pas le courage.

CRISPIN.

Je ne me trompois pas, elle n'en fera rien.

ORPHISE.

Mais vous devez le prendre, il vous fera du bien.

MIRIS.

Hé bien, donne-le-moy : c'est pour vous satisfaire.
(*On heurte.*)

CRISPIN.

Mais je crois que l'on frape à la porte.

MIRIS.

Que faire?

BEATRIX.

Avalez promptement.

MIRIS.

Je le trouve trop chaud;
Prens-le viste, Crispin.

CRISPIN.

Voila ce qu'il me faut,
Je n'ay pas déjeuné.

ORPHISE.

Voyez donc à la porte.

CRISPIN, *un peu à l'écart.*

Il faut, en le prenant, montrer une ame forte.
(*Beatrix, ayant ouvert, on entend une voix qui dit :*)
Comment s'est, depuis hyer, porté Monsieur Cleon?

BEATRIX.

Il est mort.

(*La voix répond :*)

C'est assez.

CRISPIN.

Il estoit, ma foy, bon;
Mais il m'a bien brûlé.

BEATRIX.

Prenez, sans plus attendre,
Vostre boüillon.

MIRIS, *à Crispin.*

Donnez.

CRISPIN, *en découvrant l'écuelle.*

Quoy! je le viens de prendre,
Comme vous m'avez dit.

MIRIS.

C'estoit pour le garder.

CRISPIN.

J'ay crû que je devois le prendre sans tarder,
Afin de vous servir.

BEATRIX.

Si...

MIRIS

Gardez de rien dire;
En l'estat où je suis, ne me faites pas rire.

BEATRIX.

Tenez donc; ce biscüit que j'avois pris poūr moy,
Vous devez le manger.

MIRIS.

Ah! de grace, tay-toy.

ORPHISE.

Mais prenez-le, ma sœur, c'est moy qui vous en prie;
Il faut manger un peu pour conserver sa vie.

MIRIS. (*Elle mord le biscüit.*)

Hé bien, donnez-le-moy. Je n'ay point d'appétit.

CRISPIN.

Elle va là-dessus jetter tout son dépit.

BEATRIX.

Loin de vous affliger, songez que le veufvage,
Madame, a ses plaisirs comme le mariage :
N'ayez plus desormais l'esprit inquieté,
Vous verrez tout le monde avecque liberté.

MIRIS, *en tenant son biscüit.*

Ah! mon pauvre mary!

BEATRIX.

Ce n'est pas luy, Madame;
C'est un biscüit.

ORPHISE.

Son mal me perce jusqu'à l'ame.

CRISPIN.

Peste, qu'elle va viste! il est tantost mangé.

BEATRIX.

On mange avec fureur quand on est affligé.

MIRIS.

J'étouffe.

CRISPIN.

La chose est assez facile à croire :
Quand on mange si viste, il faudroit un peu boire.

ORPHISE.

Ne boirez-vous pas bien? Répondez donc, ma sœur.
Mais voulez-vous du vin?

MIRIS.

Eh!

ORPHISE.

Il refait le cœur.

(*On heurte.*)

MIRIS.

Mais quelqu'un vient encor : si l'on sçait que je mange,
Cent critiques fâcheux le trouveront étrange,
Et diront que je dois autrement m'affliger.
Vous me pressez en vain, je ne sçaurois manger.

CRISPIN.

Le jour qu'un mary meurt on ne boit ni ne mange.

(*Il va ouvrir.*)

BEATRIX.

Pour moy, je trouverois cette coûtume étrange.

MIRIS.

Ah! ne m'en parlez plus.

ORPHISE.

Mais c'est monsieur Damis.

SCENE XII.

DAMIS, MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN.

DAMIS.

Ayant toûjours fait vœu d'estre de vos amis,

Je vous viens témoigner combien je prens, Madame,
De part à la douleur que vous sentez dans l'ame.

CRISPIN.

Je vous sommes, Monsieur, grandement obligez
De venir consoler les pauvres affligez.
Si vostre femme meurt, on vous fera de même.

MIRIS.

Je voudrois bien, Monsieur, que ma douleur extrême
Pour vous remercier me laissât un moment.
Je pourrois mieux répondre à vostre compliment.

DAMIS.

Estant robuste et sain, je ne sçaurois comprendre
Comment en quatre jours la mort a pu le prendre.

CRISPIN.

Je croy le voir encor dedans son cabinet,
L'été, se promener avecque son bonnet.

BEATRIX.

C'estoit un bonnet blanc, il m'en souvient encore,
Car celuy qu'il portoit l'hyver estoit aurore.

MIRIS.

Helas!

DAMIS.

Consolez-vous.

MIRIS.

Ah! que je pers, Monsieur!
Le temps ne peut jamais adoucir ma douleur.
Quand le pauvre homme avoit quelque chagrin dans l'ame,
Il me le racontoit toûjours la nûit.

BEATRIX.

Madame,
Quoy! ne le plaignez-vous que pour ce sujet-là?
Si le pauvre défunt ne faisoit que cela,
Il n'est pas fort à plaindre.

MIRIS.

Il avoit l'ame bonne.

ORPHISE.

On ne sçauroit trouver de meilleure personne.

DAMIS.

Je croy que l'on ne peut jamais le plaindre assez.

BEATRIX.

Tous les hommes sont bons quand ils sont trépassez.

DAMIS.

Sortons; dans sa douleur, le monde l'incommode.

CRISPIN.

Se retirer ainsi, c'est sortir à la mode.

SCENE XIII.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN.

MIRIS.

A la fin, je pourray respirer un moment.

BEATRIX.

Oüy, si vous le voulez.

ORPHISE.

Montez donc promptement
Pour serrer vos papiers.

MIRIS, *à Beatrix.*

Si quelqu'un me demande,
Dy qu'on ne me peut voir.

ORPHISE.

Montez, car j'apprehende
Encor quelque fâcheux.

CRISPIN.

Malgré ses déplaisirs,
Elle aime encor le bien.

BEATRIX.

Il cause ses soûpirs.

CRISPIN.

On vient.

SCENE XIV.

CLIDAMIS, CRISPIN, BEATRIX.

BEATRIX.

C'est Clidamis.

CRISPIN.

Je croy qu'il rit dans l'ame.

BEATRIX.

Presentement, Monsieur, on ne peut voir Madame.

CRISPIN.

Si le pauvre défunt eût fait un testament!
Mais, hélas! il est mort quasi subitement.

CLIDAMIS.

Je prens pitié des maux que le Ciel vous envoye.

CRISPIN.

Jamais les heritiers ne pleurent que de joye.
Qui trouve, comme vous, des écus à compter,
Ne sçauroit pas avoir le temps de s'attrister.

BEATRIX.

Peut-on, avec du bien, avoir de la tristesse?

CLIDAMIS.

Ce que j'ay, Beatrix, est tout à ta maistresse.

BEATRIX.

Crispin, fais donc venir ton habit promptement.

CRISPIN.

Je seray de retour icy dans un moment.

SCENE XV.

CLIDAMIS, BEATRIX.

BEATRIX.

A vous oüir parler, on diroit que vostre ame
Ressent encor l'ardeur de sa premiere flame.

CLIDAMIS.

J'avoûray que j'aimois ta maistresse autrefois,
Je l'aimois, quand l'Hymen la rangea sous ses lois.
Mais, que dis-je ? Je sens que mon cœur l'aime encore,
Et, pour te dire plus, je sens que je l'adore ;
Mais le temps est mal-propre à découvrir mon feu,
Et je n'espere pas en obtenir l'aveu.

BEATRIX.

Je prétens vous servir de la bonne manière,
Si vous me secondez.

CLIDAMIS.

Dy-moy, que faut-il faire ?

BEATRIX.

Montrez-luy que les biens de défunt son époux,
Selon toutes les loix, n'appartiennent qu'à vous.
Je pense, pour cela, qu'il seroit necessaire
De faire promptement venir un commissaire.

CLIDAMIS.

Ce seroit l'offenser ; je ne te croiray pas,
Et je doy ménager de si charmans appas.

BEATRIX.

Par bienseance, il faut qu'on la croye contrainte
De vous souffrir l'ardeur dont vostre âme est atteinte,
Et qu'elle oppose enfin ces raisons aux censeurs
Qui font profession de critiquer les mœurs.
Laissez-moy faire aprés.

CLIDAMIS.

Tenez-moy donc parole.

BEATRIX.

Allez, je vous promets de bien joüer mon rôle.
Ne perdez point de temps. Enfin, par mon moyen,
Ma maîtresse pourra conserver tout son bien.

SCENE XVI.

BEATRIX, CRISPIN, LE TAILLEUR, LE FRIPIER.

CRISPIN.

Voilà vostre tailleur qu'avecque moy j'ameine,
Et le garçon fripier, dont nous estions en peine.

LE FRIPIER, *à Crispin.*

Je venois vous trouver, comme vous avez dit,
Et n'aurois pas manqué d'apporter vostre habit.
Tenez, je suis bien seur que voilà vostre affaire.

LE TAILLEUR, *avec sa mesure.*

Ça.

BEATRIX.

Tout beau.

LE TAILLEUR, *à Beatrix.*

Le temps presse, et j'ay beaucoup affaire.

LE FRIPIER, *à Crispin.*

Vous avez, au logis, essayé le pourpoint
Et les chausses?

CRISPIN.

D'accord.

LE FRIPIER.

Vous n'en trouveriez point,
Quand mesme vous feriez toute la friperie,
Qui fust mieux fait sur vous. Mais voyons, je vous prie,
La casaque.

CRISPIN.

Voyons.

BEATRIX.

Elle fait bien aussy.

LE TAILLEUR, *voyant Beatrix monter sur un escabeau*
Mais pourquoy Beatrix se perche-t-elle ainsy ?

CRISPIN.

J'y réve vainement, et n'y puis rien comprendre.

BEATRIX.

Il n'est pas malaisé de vous le faire entendre.
Je veux une grand'queuë, et prétens, pour cela,
Que, pendant que je suis sur cet escabeau-là,
L'on prenne ma mesure.

CRISPIN.

Il faut la satisfaire.

LE TAILLEUR.

Je la contenteray, si l'on me laisse faire.

LE FRIPIER, *à Crispin, à demy-bas.*

Elle pretend par là l'empescher de voler.

LE TAILLEUR.

Sçavez-vous que je puis vous apprendre à parler ?
(Il prend la mesure de la queuë.)

BEATRIX.

C'est trop peu.

LE TAILLEUR.

Mais Madame en seroit en colere,
Et je veux luy parler avant que de rien faire.

LE FRIPIER, *à Crispin qui regarde son habit.*

Je le garantis neuf.

CRISPIN.

Je crains qu'il ne soit vieux.

LE FRIPIER.

Il est tout neuf, vous dis-je, et cela saute aux yeux.

BEATRIX.

Ne volez qu'en amy, quand vous ferez ma robe.

LE FRIPIER.

Vous l'accusez à tort, jamais il ne dérobe.

LE TAILLEUR.

On connoist les fripiers.

LE FRIPIER.

On connoist les tailleurs.

CRISPIN.

Je ne sçay qui des deux passent pour les meilleurs.

LE TAILLEUR.

Adieu; faites qu'en peu l'on m'aprenne, de grace,
Ce que, touchant la queuë, il faudra que je fasse.

SCENE XVII.

BEATRIX, CRISPIN, LE FRIPIER.

BEATRIX.

Çà, voyons cet habit.

CRISPIN.

Je l'ay presque acheté.

BEATRIX.

Tu dis que cet habit n'a point esté porté ?

LE FRIPIER.

Je le vends tel qu'il est : mais, Madame, je gage
Qu'un neuf ne pourroit pas luy servir davantage.

CRISPIN, *à Beatrix*.

Si tu voulois le prendre, il me sied à ravir.

LE FRIPIER.

Comme j'espere avoir l'honneur de vous servir,
J'en feray bon marché; donnez m'en trois pistoles,
Sans consommer le temps en de vaines paroles.

BEATRIX.

Hé bien, sans barguigner, j'en donne la moitié.

LE FRIPIER.

Je vous le donnerois plutost par amitié.

BEATRIX.

Hé bien, j'en donne encore une demy-pistole.

CRISPIN, *regardant pitoyablement Beatrix.*

Beatrix !

BEATRIX.

C'est assez, je tiendray ma parole :
Madame me crîroit si j'allois trop donner.

LE FRIPIER.

J'y perds, il est à vous, mais c'est pour étrenner.

BEATRIX, *luy donnant de l'argent.*

Tenez.

LE FRIPIER.

Et le garçon n'aura-t'il rien, Madame ?

BEATRIX.

Tenez, encor.

LE FRIPIER.

Adieu ; vous estes brave femme.

SCENE XVIII.

CRISPIN, BEATRIX.

BEATRIX, *en regardant l'habit.*

Helas ! mon pauvre maistre !

CRISPIN.

A propos il est mort.

BEATRIX.

Je vois que ton habit te réjoüit si fort
Que tu n'y songes plus.

CRISPIN.

J'oubliois ma tristesse.
Mais je crois que j'entens descendre ma maîtresse.

SCENE XIX.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN.

CRISPIN.

J'ay mon habit de deüil, Beatrix l'a payé.

ORPHISE.

Avant que l'on l'ait pris, l'a-t-il pas essayé?

BEATRIX.

Oüy.

ORPHISE.

Mais combien vaut-il?

CRISPIN, *bas à Beatrix.*

Ferrerons-nous la mule?

BEATRIX.

Il me coûte vingt francs.

CRISPIN.

Comme elle est fort credule,
On eust pû la tromper.

BEATRIX.

J'ay veu vostre tailleur,
Et dit que vous vouliez que, pour vous faire honneur,
Il me fist une queuë un peu longue à ma robe.

CRISPIN.

C'est qu'elle ne veut pas que le tailleur dérobe.

BEATRIX.

Il est fort honneste homme, il me l'a dit cent fois,
Et jamais d'une étoffe il ne prit quatre doigts.

CRISPIN.

Non, car il en prend plus.

SCENE XX.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, CRISPIN, LE COMMISSAIRE.

CRISPIN *poursuit.*

Mais que vois-je, Madame?
C'est un homme qui peut alarmer une femme,
Qui chez les trépassez augmente la douleur,
Et de qui bien souvent les veufves ont grand'peur;
Un commissaire, enfin, qui prend mal ses mesures.

BEATRIX.

Vous venez donc icy pour boucher nos serrures?

CRISPIN.

Nous ne vous dirons point les biens qui sont icy;
Et, puis qu'il faut sceller, nous celerons aussy.
Nous en ferons beaucoup sans appliquer de cire.

LE COMMISSAIRE.

J'excuse la douleur, et vous laisse tous dire;
Mais j'ay, pour tout sceller, ordre de Clidamis.

ORPHISE.

Monte avec luy, Crispin.

SCENE XXI.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX.

MIRIS.

O Dieu! que j'ay d'ennuis!
Voyez, voyez, enfin, comme Clidamis m'aime.

BEATRIX.

Peut-estre que cela n'est rien qu'un stratagème,
Qu'il croit vous obliger à le bien recevoir,
Vous montrant à demy jusqu'où va son pouvoir.

ORPHISE.

Si Beatrix dit vray, soyez plus complaisante,
Vous gagnerez par là deux mille écus de rente.

MIRIS.

Quoy que vous me disiez, non, il ne m'aime pas.
Le bien le charme plus que mes foibles appas.

SCENE XXII.

MIRIS, ORPHISE, BEATRIX, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

Jour de Guieu, vous sçaurez, Monsieur le commissaire,
Que je ne craignons rien.

ORPHISE.

Ne veux-tu pas te taire ?

DAME JEANNE.

Moy, me taire? Non, non, je ne me tarray point.
On ne peut outrager dame Jeanne à ce poinct,
Que je ne fassions voir que j'avons du courage

MIRIS.

Mais encore, qu'as-tu ?

ORPHISE.

Dy-nous donc quel outrage...

DAME JEANNE.

Je ne le larray point sortir de la maison ;
Je veux, malgré ses dents, qu'il me fasse raison.
Je n'ay pas tant vescu, pour me laisser surprendre ;
S'il ne sçait son mequié, qu'il s'en aille l'aprendre.

ORPHISE.

Mais d'où vient ce courroux ? Répons-nous.

DAME JEANNE.

Il suffit,
Puis que chacun le sien, n'est pas trop, comm'an dit.

MIRIS.

Ne fais pas tant de bruit, je ne veux point d'affaire,
Et tu pourrois m'en faire avec le commissaire.

DAME JEANNE.

C'est un malavisé, qui doit sçavoir mes droicts,
Et ce qui m'aparquient selon toutes les loix.
Je prétens, jour de Guieu, qu'il me rende justice.
Mais, puisque vous voulez que je vous éclaircisse,
Sachez qu'il veut sceller ce que je dois avoir.
S'il sçavoit son mequié, il pourroit mieux sçavoir
Qu'il ne doit point toucher à de certaines hardes
Dont souvent les défunts font un présent aux gardes.

MIRIS.

Ne me fais point de bruit, repose-toy sur moy,
Tu ne t'en plaindras pas, et j'auray soin de toy.

BEATRIX.

Madame, il n'est plus temps de vous faire un mystère
De l'amour que, pour vous, Clidamis n'a sçeu taire.
Il me l'a dit luy-mesme, à moy-mesme, aujourd'huy;
Et vous pourriez avoir les biens qui sont à luy,
Pour peu qu'à son amour vous donniez d'esperance.

ORPHISE.

Pensez que vous devez, ma sœur, en conscience,
Songer à vostre bien.

BEATRIX.

Pouvez-vous faire mieux?

DAME JEANNE.

C'est un bon gentishomme, on le dit en tous lieux,
Et vous devez l'aimer, ayant tant sceu luy plaire,
Pour faire de ceans sortir le commissaire.

ORPHISE.

Le temps presse, ma sœur.

MIRIS.

Oûy; mais que diroit-on?

BEATRIX.

Ah! le qu'en dira-t'on n'est pas une raison;
Et, bien loin d'y penser, songez plutost, Madame,
Que lorsque le chagrin vient à quitter nostre ame
(Car, avecque le temps, c'est un coup assuré),
On veut rire, souvent, aprés avoir pleuré.
Cependant on ne peut, lors que l'on se voit gueuse,
Et, malgré qu'on en ait, on est toûjours pleureuse.

MIRIS.

Mon époux n'estant mort qu'aujourd'huy, cet effort...

BEATRIX.

Hé bien, dans quelque temps il sera plus vieux mort:
De generosité, vostre amant qui se pique,
Vous laissera pleurer un temps par politique.
Le voila.

SCENE DERNIERE

MIRIS, ORPHISE, CLIDAMIS, DAME JEANNE, BEATRIX.

BEATRIX, *à Clidamis.*

Vous devez luy parler sans détour;
Madame vient, par moy, d'apprendre vostre amour.

CLIDAMIS, *à Beatrix.*

Bien que pour ses appas mon triste cœur soupire,
Je n'aurois pas si-tost entrepris de luy dire.
Je n'ose mesme encor, Madame, vous parler
De la pressante ardeur dont je me sens brûler ;
Et, lors que vous avez tant de chagrins dans l'âme,
Ce n'est pas un temps propre à vous parler de flame.

ORPHISE.

Répondez.

MIRIS.

Je ne puis...

BEATRIX.

Vous devez ..

MIRIS.

Laisse-moy.

BEATRIX

Mais vous devez répondre,

MIRIS.

Ah ! de grace, tais-toy.

CLIDAMIS.

Je voy qu'avec chagrin vous souffrez ma presence.

BEATRIX.

Donnez-luy lieu du moins d'avoir quelque esperance.

MIRIS.

Monsieur, vous sçavez bien qu'aujourd'huy mon époux
Estant mort, je ne puis... Mais, quand je pense à vous...
Mais... je ne songe pas à ce que je vais faire;
Et, pour un temps du moins, mon cœur se devroit taire.

ORPHISE.

Quoi ! vous ne direz rien ?

MIRIS.

O Dieu ! quel embarras !

BEATRIX.

Mais le haïssez-vous ?

MIRIS.

Moy, le haïr, helas !

BEATRIX.

Avecque cet helas que pretendez-vous dire ?

ORPHISE.

D'amour et de douleur son triste cœur soûpire.

BEATRIX.

Je croy que cet helas vous doit estre bien doux,
Et que vous voyez bien qu'elle parle pour vous.
C'est tout ce qu'elle peut à present, et je treuve
Que c'est en dire assez pour une fraîche veuve.

CLIDAMIS.

Ce langage du cœur, cet obligeant helas,
M'anonceroit- il bien?...

BEATRIX.

Ah! ne la pressez pas;
Qui ne dit mot consent, et, puis qu'elle soupire
Sans blâmer vostre amour, cela vous doit suffire.

CLIDAMIS, *à Miris.*

Que ne vous dois-je point!

MIRIS, *s'en allant.*

J'en ay trop fait, adieu.

BEATRIX.

A vos feux cet adieu donnant un plein aveu,
Voyez ce que pour vous mon adresse a sceu faire.

DAME JEANNE.

Faites donc promptement sortir le commissaire.

CLIDAMIS.

C'est mon dessein.

ORPHISE.

Tant mieux.

BEATRIX, *au peuple.*

Vous pouvez assurer
Que nous avons fait rire à force de pleurer.

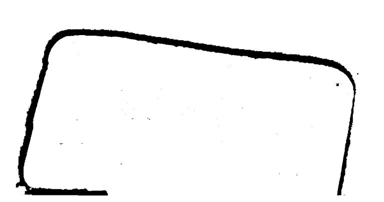


Imprimé par D. Jouaust

POUR LA

NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE

PARIS, 1881




Widener Library
3 2044 105 323 125